

AU KURDISTAN IRAKIEN

Claude Marthaler





Légende



Légende



L'ultime surplomb de la Terre

À mesure que je pédale plein sud, le haut-plateau arménien disparaît comme s'il n'avait jamais existé. Le relief s'estompe. La chaleur monte inexorablement et le poids de l'histoire se fait sentir.

Au sud-est de la Turquie, Mardin est juchée sur l'ultime surplomb de la Terre, éminemment romantique, à bout portant, pourtant, d'une Syrie embrasée. La vue sur une mer aride et sans rivages, vibrante de soleil, y est stupéfiante, à un point tel qu'elle dégage une sensation de vertige de confins, d'éternité. Les yeux grands fermés, l'antique Mardin résonne de dialogues en kurmandji, turc et arabe. Les vieilles pierres murmurent encore à ceux qui savent les écouter. Le lourd silence des génocides assyrien et arménien se terre dans les innombrables églises et mosquées en pierres de taille. De quoi vient-on s'acquitter en ce lieu suspendu ? Du miracle de vivre ?

Mésopotamie

La muraille de sa citadelle m'étreint et me retient de la chute dans ce désert qui a englouti de nombreuses civilisations. Au pied de la ville s'étire sans fin la Mésopotamie, le croissant fertile entre le Tigre et l'Euphrate, berceau de la civilisation, de l'invention de l'écriture il y a 3500 ans. Les roches claires de cette fournaise minérale réverbèrent une lumière éblouissante, soutiennent une implacable tension, une menace militaire. Depuis le début du xx^e siècle, l'homme laboure des champs pétrolifères, si convoités, qui s'étendent jusqu'au Golf Persique...

Le Tigre

C'est un plaisir singulier que de suivre le légendaire Tigre lové dans un canyon truffé de jardins, sur une petite route qui virevolte alors que le soleil couchant s'y reflète jusqu'à Cizre. Le sentiment sur le vif m'est si intense que j'en oublie la mort annoncée du Tigre et de l'Euphrate

à l'orée 2035 et repense tristement à cette ville, à majorité kurde, qui a survécu tant bien que mal, comme tant d'autres du sud-est du pays, au même enfer imposé par les forces armées turques en 2015-16. Difficile de l'imaginer lorsque je parcours ses routes droites, infinies, bordées de hautes bâtisses. Encore plus de songer que cette cité a vu naître en 1136 non moins qu'Al-Jazari, le père de la cybernétique.

Durant la journée, l'hôtel me sert de refuge pour préserver mes forces et mon intimité vis-à-vis de l'accablante chaleur et de l'agitation d'une ville qui se réveille à la tombée du jour. J'en profite pour effectuer un test PCR (offert et négatif), obligatoire pour entrer en Irak.

Rouler sur un brasier

Les frontières m'ont toujours fasciné. Au terme de 2000 km de route à vélo en Turquie orientale, s'annonce sur un plateau ouvert à l'immensité une douane monumentale, avec son massif portique puis ses nombreux contrôles et ses



Légende



Légende

files infinies de camions immobilisés. Un pont à traverser et je me trouve face à un militaire au visage bardé de lunettes noires et d'un masque de protection contre le covid, le fusil mitrailleur en bandoulière. Il me souhaite la bienvenue en anglais et m'indique un planton, censé faire passer mon vélo à travers des rayons X. Vu le poids de ma bicyclette chargée, la tâche lui paraît plutôt malaisée, voire inutile. À vrai dire, il préfère s'esquiver et me poser des questions pour pratiquer, lui aussi, un tant soit peu son anglais de survie. J'obtiens aisément mon visa sans aucun reçu pour l'équivalent de 70.- dollars américains avec une mention manuscrite « ﻛﻮﻧﺘﺮﻭﻝ » (vélo) imprévue. Je n'ai que trente jours pour tenter de comprendre la complexité de cette région meurtrière. Il m'en faudrait bien plus.

Tout devient plus flou et imprévisible dans cette interminable zone d'asphalte crasseux. Des ateliers de mécanique pour camions à moitié enchâssés bordent cette route, très large (trois pré-sélections dans chaque sens) parcourue avec





frénésie par d'innombrables poids lourds chargés de pétrole, de matériau de construction, de nourriture et d'habits en provenance de Turquie. L'asymétrie est visuellement criante entre la Turquie, monstre militaire (à l'économie pourtant fragile à y regarder de près), offensive sur tous les fronts et le Kurdistan, région de l'Irak qui a réussi depuis peu, avec l'appui de puissances étrangères à affirmer son identité bafouée et à accéder à une paix fragile au prix de nombreuses vies humaines.



Sans raison apparente, une voiture de militaires m'intime tout à coup de m'arrêter sur le bas-côté, suivie immédiatement par une seconde juste derrière moi. J'obtempère. « What are you doing here? » me lance solennellement le commandant encadré par ses hommes en armes, visiblement tous des hauts gradés. « I am a traveler » Je lui soumets mon passeport et il constate que je viens d'arriver de Turquie... Ce militaire courtois ne s'aventure pas à lâcher un mot de trop et me laisse poursuivre. Curieusement, tout le long de cette route enflammée par d'intraitables conducteurs de bolides, sont postés des militaires et des policiers, lourdement armés. Trois d'entre eux m'aperçoivent en train de bazarder quelques pierres contre une meute de chiens qui m'a soudainement prise en chasse. Plus loin, le trafic massif en provenance de Dohuk est prié de faire demi-tour, sans explications. Je suis forcé à m'immobiliser sur le bord de la route. Une arrivée imminente est prévue. Soudainement, le convoi hurlant de Masrour Barzani, le Premier ministre du Kurdistan irakien passe en trombe, force klaxons, sirènes et voitures d'officiels et de *peshmerga*¹, survolé par un hélicoptère...



L'eau et l'or noir constituent le sang de l'Irak, sa raison d'être, sa chance et son malheur. Leur présence massive induit une guerre qui fait rage



¹ Le terme *peshmerga* (en kurde : Pêşmerge) est utilisé par les Kurdes pour généralement qualifier leurs combattants. Ils utilisent aussi le nom officiel donné par le gouvernement régional du Kurdistan aux Forces armées du Kurdistan irakien. Littéralement un *peshmerga* signifie un combattant « qui s'en va au devant de la mort. »





Légende

à ses frontières septentrionales. L'odeur âcre des hydrocarbures me traquera durant tout mon séjour dans cette région d'Irak. Tout va trop vite. Je roule sur un brasier. Que suis-je venu faire ici ?

Vers le sommet d'Irak

Pédaler est une connexion au réel et à son être, mais abattre des kilomètres, en tant que tel, n'a jamais cultivé son homme. Au Kurdistan irakien la route oblige au tourisme mémoriel d'une histoire par trop présente. Je frissonne au passage d'une prison abandonnée du temps de Saddam Hussein où ont été enfermés des Iraniens, puis des Kurdes, tous déplacés à Mossoul et éliminés. Je visite trop brièvement le centre religieux des Yézidis à Lalesh, me recueille au mémorial du génocide de la tribu Barzani. Des statues, slogans et affiches de propagande ponctuent régulièrement la route. On ressent ce besoin de consolider symboliquement la jeune identité de cette région kurde qui n'a acquis sa relative autonomie qu'en 2005-6.

Je me dirige cependant vers l'Halgurd (3609 m), le sommet le plus élevé d'Irak, entièrement situé dans le pays. Personne ici ou presque ne pédale, ni ne gravit de montagne, sauf autrefois les *peshmerga* et aujourd'hui les *kolbars*², au péril de leur vie. Aux yeux des Kurdes, la notion de voyager pour le plaisir est étrangère, eux qui ont subi un génocide, ont été si souvent déplacés et ont dû se battre pour survivre. Un seul guide m'indiquera un itinéraire « à l'écart des mines » et m'encouragera à m'y rendre seul. Le lendemain matin, je me lève à 4 heures et pars dans la nuit noire. La pente est rude, d'abord cinq kilomètres d'asphalte puis une piste de terre en dur. Je monte au chant de l'eau des nombreuses sources et découvre de magnifiques jardins potagers de tomates, tournesols et concombres. Quelques

² Un kolbar est un porteur qui transporte des marchandises sur son dos à travers les frontières de l'Irak et sur de longues distances, principalement dans les zones kurdes pauvres et montagneuses adjacentes à l'Irak. Les gardes-frontière iraniens leur tirent parfois dessus et en tuent.



Légende

panneaux déginglés indiquent l'altitude. Je tire mon vélo chargé d'une dizaine de kilos, puis finis par céder et le cadenas à la cote 2250 m. Je poursuis à pied avec mon sac à dos, prenant soin d'éviter les mines de la guerre Iran-Irak (1980-88), signalées quelquefois par de petits panneaux de métal. La marche devient alors moins libre et vivante, à l'image du fragile Kurdistan irakien, grignoté de toutes parts, par la Turquie et l'Irak. Je parviens tardivement à 3000 m et distingue les montagnes dont s'est emparée discrètement l'Irak³. L'Halgurd, désormais minéral, me domine encore de 600 m. Face à l'heure tardive et le risque des mines invisibles contre lesquels tout le monde m'a prévenu, je décide de renon-

³ Durant la période où j'ai voyagé, l'Irak s'est emparé de nombreux sommets situés au Kurdistan irakien et y installés des forts militaires reliés par des routes asphaltées, ainsi en est-il par exemple du Cheekha Dar (3611 m), quatre mètres plus haut que l'Halgurd. **Tout comme en Syrie**, l'armée turque est entrée sur plus de 30 km à l'intérieur de la région, et y a installé de nombreuses bases militaires. Elle bombarde sans répit des villages sans faire cas des civils, à l'aide de ses redoutables drones, prétextant de lutter contre le PKK.

cer au sommet pour redescendre avant la nuit. J'apprendrai par la suite que les *peshmerga* ont eu à secourir des touristes solitaires sans guide qui se sentant bloqués par la peur, n'osaient plus faire un pas de côté. Un hélicoptère fut dépêché et ce fut une opération périlleuse.

Tout quitter

Je roule comme une pierre chauffée à blanc. Sous peine de me liquéfier comme mon moyeu Rolhoff, il me faut refroidir à l'ombre, en buvant des litres d'eau. Parfois, la présence insolite d'une maisonnette qui abrite un réfrigérateur m'octroie des glaces aux couleurs pétantes et artificielles, si indisponibles dans cette nature presque monochrome et si aride. Le thé y est servi (très) sucré. Comme si la douceur des desserts palliait un tant soit peu à cet impitoyable soleil et à la quasi-absence de femmes sur la voie publique.

L'heure de la prière rend soudainement la route silencieuse. Les voitures s'immobilisent



autour des mosquées, chaque « rebond » du paysage tait la voix d'un muezzin et en fait surgir une autre. Je dormirai quelquefois à l'abri sous leurs coupes. Dans ces lieux choisis, je trouverai toujours de l'eau, de la fraîcheur et de la bienveillance. À l'un d'eux, un jeune motard m'amène un plat cuisiné par sa mère puis revient me visiter plus tard avec deux amis. Juste le temps de me laver à la va-vite, nu comme un **ver**. Au Kurdistan irakien, notoirement corrompu et sans perspective, il m'écrit sur son portable : « These three friends we would love to be swiss people because there is law for everyone, the air is equal ». Il fait partie de ceux-là même qui quelques mois plus tard, se retrouveront au Bélarus, tentant désespérément d'atteindre leur terre promise, l'Europe. Pour cela, leur famille aura réuni auparavant 20'000 euros afin de payer des passeurs depuis la Turquie vers l'Italie que le migrant « chanceux » remboursera petit à petit aux siens.

Située à seulement 160 km de Bagdad, Kifri marquera mon ultime frontière vers le Sud, dans un paysage privé de repères, aux lits de rivières intermittentes à sec, à la rocaïlle et à l'asphalte brûlants. Au check post d'entrée de la ville, ma présence sonne l'alerte. Une fourgonnette de soldats armée jusqu'aux dents rapplique aussitôt et contrôle mon passeport. Un peu plus tard, un policier en civil m'expliquera dans un anglais d'Oxford la dangerosité de la situation, notamment la présence de cellules dormantes de Daech et leurs escarmouches meurtrières.

La roue tourne. Autre époque, autre voyage, à travers un Moyen-Orient colonial⁴. Je repense ainsi aux cinq des six cyclistes indiens partis de Bombay le 15 octobre 1923 qui pédalèrent de la frontière perse à Bagdad. Ils traversèrent ensuite en 23 jours les 956 km de rude désert qui séparent Bagdad d'Alep : chaleur diurne

☞ **Au check post d'entrée de la ville, ma présence sonne l'alerte. Une fourgonnette de soldats armée jusqu'aux dents rapplique aussitôt et contrôle mon passeport.**



Légende

⁴ Un Moyen-Orient alors partagé entre la France et le Royaume-Uni. Les Cyclistes indiens bénéficièrent du soutien de leurs nombreux compatriotes officiant sur place au service de la Couronne d'Angleterre.



Légende



Légende



Légende

insupportable (jusqu'à 57 °C), froid extrême la nuit, pistes défoncées, tempêtes de sable, faim tenace. Ils se perdirent, marchèrent souvent, furent sauvés in extremis par des Bédouins⁵.

Libre

Je remonte vers Erbil, ma destination finale en m'arrêtant à Suleymanieh pour visiter l'ancienne sinistre prison et centre de torture d'Amna Suraka⁶. Au plus noir, tout finit par advenir, mais qui donc manie si habilement mon guidon ? La chance m'amène à rencontrer Dashti, un jeune traducteur kurde, véritable anticonformiste, inspiré par Abdullah Öcalan⁷. Je me retrouve aussitôt dans son appartement basique et enfumé, mais combien humain. Il

me met à disposition sa chambre équipée du seul ventilateur. En soirée, nous sortons sur les larges trottoirs bondés de monde et pour une fois, de femmes. Tout le monde boit du thé.

Dashti est féru de religions, de philosophie, d'histoire. Il a lu trois fois la bible et une fois les 21-22 livres qui s'y opposaient et huit fois le Coran, sans oublier les Upanishads. Le Coran lui apparaît comme un ramassis de contenus les plus divers collés les uns aux autres sans transition. Il a lu Camus, Nietzsche (son auteur préféré), Sartre et Foucault. C'est un érudit qui hait l'Islam. Son cercle d'amis est composé d'intellectuels athéistes.

Dashti est un libre penseur. Il a eu un choc esthétique en lisant Sade, le personnage autant que son écriture, même si, lâche-t-il, « c'est parfois dégueulasse ». Il est en train d'achever la traduction de « L'Histoire de Juliette, ou les Prospérités du vice » en kurde, mais peine à trouver un éditeur. Ses amis ont peur pour lui, qu'il ne connaisse le même sort que Salman Rushdie, qu'il ne se fasse tuer par les islamistes. Comme eux, il rêve d'émigrer, lui particulièrement en France, mais surtout de devenir un écrivain reconnu en langue française.

⁵ Résumé de l'auteur d'après Annoop Bapani and Savia Viegas, The bicycle Diaries, Saxxi Books, 2021.

⁶ Centre géré par le Mukhabarat, la police secrète irakienne dont la construction par l'Allemagne de l'Est fut commencée en 1979 et remise en 1984 aux autorités d'Irak. Lorsqu'en 1990, les Peschmerga attaquèrent le centre où les 800 soldats irakiens se réfugièrent, il les tuèrent tous. Saddam Hussein était alors occupé pour se maintenir au pouvoir. L'Anfal, le génocide du peuple kurde, parfaitement organisé du 23 février au 6 septembre 1988 en six étapes, fut commandité par Saddam Hussein et réalisé par son cousin Ali Hassan al-Majid, surnommé Ali le boucher. Quelques 180'000 Kurdes furent mis à mort, notamment avec des armes chimiques ou en les enterrant vivants.

⁷ Il est le leader du Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK) et élabore l'idée d'un confédéralisme démocratique théorisant une société fédéraliste et communaliste en dehors des structures étatiques, où démocratie directe, écologisme et féminisme sont liés. Öcalan est arrêté le 15 février 1999 et emprisonné à perpétuité en Turquie.